

## LA SYMBOLIQUE DE L'ARBRE

Jean-Mary Couderc\*

Résumé :

L'arbre est le roi du règne végétal auquel l'homme, en raison de son orgueil, se compare souvent. Il incarne le mieux le lien entre le monde où habite la divinité et le monde inférieur : le domaine des humains, voire le monde souterrain où il plonge ses racines. Il s'agit de la plus haute construction biologique unissant le spirituel-vertical- à la matérialité-horizontale-, l'homme se trouvant à la rencontre de ces deux axes.

Summary :

The tree is the king of the vegetable kingdom. Because of man's pride he often compares himself to the tree, which stands as the best example of the link between the world inhabited by the divine essence and the lower world, the human domain, indeed the underground world in which the tree plunges its roots. In question is the highest biological structure unifying the spiritual – vertical- with the material – horizontal- , man finding himself at the meeting of these two axes.

C'est le roi du règne végétal, comme la baleine l'est du règne animal ; l'homme, dans son orgueil, s'y réfère préférentiellement. Baudelaire a écrit que l'homme prêle à l'arbre ses passions, ses désirs et sa mélancolie.

C'est l'arbre qui incarne le mieux le lien entre le monde où habite la divinité et le monde inférieur : le domaine des humains. Il s'agit de la plus haute construction naturelle unissant le spirituel-vertical à la matérialité-horizontale et l'homme participe de ces deux axes.

Le symbole est un élément de notre monde renvoyant à une abstraction, à une valeur spirituelle ou à l'au-delà. Pour Carl Gustav Jung, c'est une donnée instinctive, un moyen pour tous de pouvoir exprimer l'inexprimable.

Les symboles sont des images utilisées par les anciens pour évoquer les grands mythes fondateurs des religions, de la morale et de la philosophie.

\* Président de l'Académie.

## I. *L'arbre est pour l'homme le symbole de la grandeur et de la longévité*

### 1) L'arbre incarne la grandeur.

Ce végétal peut être très élevé et l'on peine à évaluer sa taille. Un beau chêne de la forêt de Tronçais atteint de 42 à 44 m, un sapin de la forêt de Joux (Jura) 54 m ; les séquoias géants 80 m aux USA, le Karri : *Eucalyptus diversicolor* (90 m) au sud de Perth ; *Eucalyptus regnans* (plus de 105 m) et les Séquoias sempervirents : 112,35 m si l'on considère que le *Stratosphere Giant* est le plus grand être vivant connu au monde (1).

### 2) L'arbre incarne la longévité.

La longévité d'un grand chêne est trois fois celle de l'homme mais certains peuvent vivre deux fois plus longtemps. Ce n'est qu'à 240 ans qu'on récolte les chênes des forêts de Bercé ou de Tronçais (fig. 1) ou 225 ans dans la mini-réserve de la série des Chartreux en forêt de Loches. En 2007, en souvenir du 100<sup>e</sup> anniversaire de l'Association des maires de France, chacun des élus présents a reçu un petit chêne symbole de longévité.

Un arbre, c'est un maillon d'une trame d'éternité. Certains arbres sont particulièrement longévifs : l'if du cimetière d'Estry, dans le Calvados aurait 1600 ans ; c'est le témoin d'une époque où ces arbres étaient censés absorber les miasmes provenant des tombes. L'arbre le plus gros du monde : le cyprès de Santa-Maria-de-Tule, près d'Oaxaca, au sud du Mexique (fig.2), « el árbol », n'aurait que 2000 ans mais mesure 45,70 m de circonférence. Il ne faut cependant pas associer le tour de taille avec l'âge.

On atteint 4500 ans avec le *Pinus aristata* des *White mountains* (très sèches) de Californie, arbre assez frêle (2).

A nos yeux, l'arbre ne paraît pas menacé par la fuite du temps. Il atteste à la fois que durer est possible et que nous marchons vers la mort : il nous sécurise et nous inquiète à la fois : *Voyez les arbres sont... cependant nous seuls nous passons..* a écrit Rainer Maria Rilke (*Deuxième élégie*). Puisant la vie dans la terre, ils apparaissent indestructibles et, dans l'imaginaire, il y a une stabilité apparente de l'arbre dont le tronc acquiert chaque année un cerne de plus, et les branches, un rameau supplémentaire.

### 3) L'arbre symbole de symétrie.

Parmi les arbres qui attirent le plus, on trouve aussi ceux dont la morphologie est la plus frappante soit par sa symétrie, soit par sa dissymétrie ou au contraire par son caractère insolite.

(1) Peut-être certains sujets de l'espèce *Eucalyptus regnans* ont-ils atteint autrefois 120 m ; ces arbres exceptionnels de la région située au nord de Melbourne ont maintenant disparu comme le *Mueller tree* ou le *Bulga* dont la souche visible a une circonférence de presque 30 m.

(2) On en a scié un il y a quelques décennies qui avait 4900 ans mais certains arbres morts avaient vécu jusqu'à 9000 ans.

a) la symétrie.

Elle peut être naturelle comme celle des sapins, des pins parasols ou des peupliers d'Italie ; mais ce dernier n'est déjà plus sauvage : c'est un cultivar multiplié par bouture et introduit d'Italie vers 1849. La symétrie est donc souvent liée à l'homme qui a exercé sur l'arbre de ses parcs une pression morphologique volontaire ou inconsciente (fig. 3). L'intérêt pour le cèdre de la cour du musée des Beaux-Arts à Tours, provient de sa taille mais surtout de sa symétrie et de ses énormes branches allant jusqu'au sol ; or, ce dispositif rare est lié à la volonté d'une certaine conduite morphologique des jardiniers, qui devait être à la mode à un certain moment. La célébrité du chêne d'Humières dans le parc du château d'Azay-le-Ferron, chêne qui s'est brutalement effondré en juin 1996, lui venait de ses grandes branches (fig. 4) qui descendaient jusqu'au sol comme de gigantesques serpents et que les jardiniers avaient depuis longtemps préservées. En matière végétale, l'insolite impose le respect et les fantaisies attribuées au créateur sont présentes dans l'inconscient des hommes de tous les continents.

b) la dissymétrie ou les fantaisies végétales.

Imaginez le message qu'ont pu délivrer certains arbres, amandiers ou poiriers, aux troncs parfaitement hélicoïdaux comme celui qu'un de nos amis avait photographié à La Faisanderie de la Ronde aux Essards (fig. 5). Quant aux arbres en tire-bouchon ils seraient le fruit d'anomalies et d'irrégularités dans l'alimentation en eau d'une partie de leur tissu et ce seraient les tissus voisins qui assureraient cette alimentation. On sait maintenant que les arbres se contournent en permanence pour déplacer leur centre de gravité jusqu'à la verticalité qui leur permet le moindre effort mécanique. Ils possèdent une capacité d'analyse du champ magnétique du lieu peut-être parce qu'il y a dans les cellules végétales du fer à l'état d'ions, ce qui les amène, en montagne, sur pente forte, à pousser d'abord perpendiculairement à la pente, ce qui est normal, puis à se redresser ; ce n'est que quand leur centre de gravité est placé à la verticale des racines qu'ils reprennent leur croissance vers le haut.

Le cas des faux de Verzy poussant sur une côte à 15 km de Reims et qui attirent tant n'est pas encore totalement expliqué. Il y a là 800 hêtres tortillards en bonne santé, à un ou plusieurs troncs, qui tire-bouchonnent de façon irrégulière. On connaît des choses semblables près de Hanovre ou en Suède près de Malmö. On considère qu'il s'agirait d'une particularité génétique lié à l'attaque d'une bactérie.

4) Pour l'homme l'arbre est un modèle de perfection, d'harmonie et de paix.

a) on conçoit que l'homme ait secrètement envie d'être, à l'image de l'arbre, le plus fort, celui qui résiste à toutes les tempêtes. Cette identification va si loin que l'on a parfois planté un arbre à la naissance d'un enfant ; ce dernier grandit avec lui. La plantation d'un ha de peupliers par exemple, à la naissance d'une fille obéissait, elle, à un but économique, c'était « la dot de Sylvie » réalisée par la vente des arbres vingt ans après. Des légendes germaniques rapportent que l'arbre planté à la naissance d'un enfant devait être son compagnon durant toute sa vie avant de devenir, creusé par la hache, son cercueil : le *Toden Baum*.

En Touraine, lorsqu'un jeune fermier s'établissait, il plantait un cormier pour ses petits-enfants ; lui-même profitait des cormes pour faire de l'eau de vie, et, plus tard, son petit-fils pouvait remplacer les moyeux de ses roues de charrette avec son bois.

Celui qui plantait l'arbre se rappelait donc à l'avance au bon souvenir de ses descendants. Chargé de symboles, l'arbre est donc à la fois la personnification d'une filiation et un véhicule affectif. Ce n'est pas pour rien que l'on parle d'arbre généalogique sans doute depuis l'arbre de Jessé : *Il sortira un rameau de la tige de Jessé, et un rejeton naîtra de sa racine* (Isaïe XI, 1, 2, 3). On trouve d'extraordinaires figurations de l'arbre de Jessé, aussi bien en pierre, qu'en cuivre et dans les verrières (thème récurrent du XVI<sup>e</sup> siècle). Ainsi l'arbre de Jessé en pierre de la chapelle Saint-Roch d'Issoudun (fig.6) ou celui, en cuivre, sis devant l'autel de l'église du village hongrois de Belapatfalva, au nord d'Eger.

C'est parce qu'il est longévif que l'arbre sert de repère, de borne, de monument ; en effet, l'homme renouvelle spontanément les arbres-monuments ; c'est ce qui a été montré par l'Anglais Watkins dans *The Great Straight Track* où il a insisté sur l'intérêt archéologique pratique assez courante dans les campagnes anglaises qui a permis de conserver les jalons végétaux d'itinéraires millénaires.

Nous connaissons des exemples similaires en Touraine où nous avons vu remplacer deux fois l'Arbre de la Mariée à Cravant, le premier étant mort de vieillesse et le second de sécheresse.

b) l'homme participe de la force et de la longévité de l'arbre mais il a aussi comme lui des faiblesses qui le rassurent. L'arbre est quand même un organisme fragile qui craint le soleil, le vent et l'eau ; c'est bien pourquoi son milieu de prédilection est la société forestière où les plus vieux et les plus hauts arbres sont protégés en lisière par des espèces plus héliophiles et de moins grande taille constituant le manteau forestier, et ces espèces elles-mêmes le sont à leur tour par les plantes basses de l'ourlet forestier qui, au pied de la lisière, bloquent les courants d'air froid. Cette société rappelle la société humaine. La suffisance du chêne qui dans la fable méprise le roseau courbé par le vent, c'est celle des hommes trop orgueilleux pour plier et dont la chute est comme une compensation morale en faveur des plus faibles. « *L'arbre qui s'écroule fait beaucoup plus de bruit que la forêt qui pousse* » dit un proverbe africain.

Soit dit en passant, il est téméraire d'en remonter à la nature et bien des agronomes et des forestiers qui croient faire mieux que leurs prédécesseurs devraient se souvenir qu'une forêt homéostasée (proche de la nature) est moins ravagée par une forte tempête qu'une plantation d'arbres dont tous les sujets ont la même hauteur, constituent une seule strate ou n'appartiennent qu'à une seule espèce. Les dernières grandes tempêtes comme celle de 1999 ont montré que les monocultures d'arbres introduits ont subi les plus grands dégâts.

c) si l'homme s'apparente à l'arbre, c'est aussi que ce dernier sortant de la terre pour s'élever vers l'air et la lumière a rapidement incarné le triomphe de la lumière sur les ténèbres, et du bien sur le mal. Il propose un modèle de perfection et d'harmonie enviable mais inaccessible. Chez certains poètes et philosophes, l'arbre est un symbole de la pureté puisqu'il part de la fange pour gagner la lumière. Nietzsche fait dire à Zarathoustra : « *Il en est de l'homme comme de l'arbre. Plus il veut s'élever vers les hauteurs et la clarté, plus profondément aussi ses racines s'enfoncent dans la terre, dans les ténèbres et l'abîme – dans le mal ?* » Pour René Boylesve, poète et écrivain sensible, c'est le symbole de la paix. A propos du paysage tourangeau et plus particulièrement des peupliers d'Italie des vallées de la région centre-sud et sud de la Touraine, n'écrit-il point : « *Il n'y a pas ici d'arbres tordus par les vents, aucun signe des ravages de la nature. Les peupliers expriment la paix qui monte vers le ciel, en ligne droite comme une fumée dans l'air immobile* » (*Feuilles tombées*, Paris 1947).

## II. *L'arbre incarne la vie et ses rythmes*

### 1) Il est majestueux et impavide.

L'arbre par ses dispositifs biologiques incarnant la vie et ses rythmes est une image poétique fréquente. Ainsi pour René-Guy Cadou, poète de l'école de Rochefort-sur-Loire : « *C'est le végétal qui rend le mieux compte de la vie calme, inexorable, douce et forte* » (*Hélène ou le règne végétal* – Seghers). On trouve dans *L'Étrange Douceur* cette phrase : « *Devant cet arbre immense et calme* ». Ce qui fait l'intimité et la production de bien-être dans les paysages de l'Ardenne belge, luxembourgeoise ou allemande, c'est certes le caractère secret des vallons profondément incisés mais aussi leur colonisation dense par des arbres feuillus en particulier des érables sycomores et des hêtres de très grande taille. Ils nous procurent comme une image d'un monde originel avant que l'homme n'impose sa présence souvent dévastatrice.

Symbole permanent du changement saisonnier, l'arbre feuillu incarne la stabilité à travers l'éternel retour des choses. Il est l'incarnation du mythe de la renaissance et du retour à la vie, ce qui correspond à un élan secret de l'homme (cf. le mythe du Phoenix et la thématique de la réincarnation).

Paraissant mourir au début de l'hiver, il renaît au printemps en se regarnissant de feuilles ce qui pour les anciens Grecs était lié à l'activité des nymphes.

Jean Moréas écrit dans *Les Syrtes* :

*« La feuille des forêts  
Qui tourne dans la bise  
Là-bas, par les guérets,  
La feuille des forêts  
Qui tourne dans la bise,  
Va-t-elle revenir  
Verdir la même tige ? »*

Dans *Graffiti*, au chapitre « *Le Merveilleux et l'insolite* », Ernst Jünger note (Christian Bourgeois éditeur p. 216) : « *L'homme s'est toujours efforcé de saisir dans l'image de l'arbre le mystère du devenir et du dépérissement non seulement celui de sa propre vie passagère mais des familles de princes et de dieux, des hiérarchies et des dynasties, des peuples et des Empires* ». En effet, les civilisations meurent pour renaître. « *Elles germent, fleurissent, portent fruit, vieillissent et meurent inexplicablement, troncs millénaires que la terre finit par rappeler à elle* ».

Chez les anciennes populations finno-ougriennes, l'arbre était tantôt associé aux morts (chez les chamanes finnois, votiaks, tchéremisses), tantôt il était considéré comme « la mère de la forêt » ou comme un parent (chez les Vepses, les Mordvines et les Lives d'Estonie).

Chez les Goths et les anciens Scandinaves, Yggdrasill, le grand Frêne, l'Arbre de Vie, forme le pivot de l'Univers, dont les feuilles toujours vertes montent jusqu'au ciel. Cet arbre cosmique passe pour abriter l'âme des morts, d'où la nécessité pour le chamane d'effectuer son ascension pour retrouver l'âme du malade qu'il doit guérir. Wotan (Odin) a créé le premier homme à partir du frêne (Ask) et la première femme, Embla, à partir de l'aulne. Pour la petite histoire, précisons que des Goths parlant toujours la langue gothique ont été faits prisonniers en 1562 en Crimée par des corsaires turcs. Ils furent rachetés par un jésuite en 1570 à qui ils révélèrent qu'ils rendaient un culte à un très vieux frêne. Quinze siècles de christianisme n'avaient pas réussi à déraciner l'arbre Yggdrasill au pied duquel Wotan avait jadis découvert les runes.

Le même thème de l'Arbre de Vie est récurrent dans l'art populaire hongrois, les descendants des anciens nomades magyars. Pour les anciens hongrois, le ciel enveloppe le disque plat de la

terre sous forme d'une demi-sphère solide avec sept ciels ; ces sept ciels sont traversés par l'arbre du monde (*l'arbre qui touche le ciel*) dont chacune des branches représente un monde à part. Cet arbre a sept racines qui s'enfoncent dans le monde d'en bas et ces racines permettent de relier l'homme au Dieu-ancêtre par l'intermédiaire des chamanes. Lorsqu'on adopte un nouveau chamane, il est présenté aux esprits, c'est à dire qu'il « *grimpe à l'arbre du chamane* » qui représente l'arbre du monde. C'est l'escalade du bouleau rituel en Asie centrale et septentrionale, contrées où les arbres sont parfois rares. L'ascension rituelle des arbres se retrouve chez les Pomo d'Amérique (Californie du nord) ; ils l'ont remplacé par un poteau de 8 à 10 m de haut. Chez certaines populations, les âmes des humains sont comme autant d'oiseaux dans les branches de « l'arbre cosmique » attendant d'être descendues sur terre pour s'incarner dans les nouveaux-nés. Ce thème est repris par les artistes hongrois depuis la fin du XIXe siècle : céramique de Vilmos Zsolnay, émailleurs contemporains (fig. 7), brodeuses etc. Le plus grand architecte hongrois contemporain, Makovecz, célèbre pour ses édifices en bois ( cf. le pavillon de la Hongrie à la foire internationale de Séville, par exemple), vient, à l'écomusée d'Alsace, près de l'ancienne mine de potasse Rodolphe, de construire avec deux disciples, un cocon en planches, enroulé autour d'un arbre formé de cinq ou six troncs. Cela est inspiré, consciemment ou non, des structures de certains nids de guêpes, formes chères depuis longtemps à l'architecte. Sa seconde création est une tour de 24 mètres avec des excroissances très proches de la forme d'un arbre.

## 2) L'arbre porteur du message de la nature.

L'arbre abrite la vie à tous les niveaux, de ses racines à sa cime. Au pied d'un grand arbre, chaque m<sup>3</sup> de terre abrite 700 vers et 600.000 araignées, mille-pattes et collemboles (petits insectes). Une chênaie de 40 hectares abrite 300 à 400 oiseaux et une quarantaine d'espèces d'insectes supérieurs.

a) dans un certain nombre de civilisations animistes, l'arbre est pourvu d'une âme ou d'une identité spirituelle et parfois, avant de le couper, on s'excuse auprès de lui de devoir le faire. Dans la nature, l'expression tourmentée d'un arbre mort (fig. 8) suggère l'inquiétude ou les manifestations d'un monde secret. « *Le dernier arbre, image aussi torturante que celle du dernier homme* » (Elias Canetti, *Le cœur secret de l'horloge*, Paris, 1978).

Des biologistes ont fait des découvertes fort intéressantes depuis les quinze dernières années sur la communication par voie chimique des arbres entre eux. Ainsi une girafe ou une gazelle attaquent-elles un acacia, que non seulement ce dernier émet du méthane, répulsif pour ces animaux, mais que, cette émission se produisant aussi par voie racinaire, celle-ci déclenche l'alerte et la riposte chez les arbres voisins.

b) Il y a dans nombre de civilisations des arbres maléfiques et des arbres bénéfiques, y compris dans nos propres traditions rurales. Comment expliquer le discrédit qui pèse dans nos régions sur le noyer dont on apprécie tant les fruits ? (fig. 3). En Berry, on lui prête une ombre dangereuse. Mon grand-père poitevin me disait de ne jamais dormir sous un noyer sous peine d'attraper une pneumonie ; il croyait à tort que la cause en était la faible densité de son feuillage ; en réalité, c'était sans doute en raison de la transposition dans le domaine de la santé humaine d'un dispositif chimique propre à l'espèce.

Les scientifiques vous diront que la pluie qui lave les noyers s'imprègne d'éléments toxiques qui éliminent du sol un certain nombre de plantes qui ne peuvent vivre sous son couvert. En Bretagne du sud, l'arbre incarnait *l'ankou*, la mort et, jadis, on ne voulait pas vivre dans une maison construite à proximité d'un noyer. Dans *Un été pour mémoire*, Philippe Delerm (Folio, 2005 p. 38) écrit : « *Je me souviens de l'heure menthe-grenadine à l'ombre un peu malsaine du noyer* ». En Roumanie, on l'accuse d'attirer la foudre !

J'ai eu, dans la proche banlieue de Tours où je demeure, des voisins originaires de Paris qui vécurent heureux sous leur grand noyer ; leur enfant y regardaient jouer les écureuils. Ils durent partir et furent remplacés par un autre jeune couple, d'origine rurale celui-là. Un matin le sinistre bruit d'une tronçonneuse ; on s'en prenait au noyer ! J'intervins et je réussis avec difficulté à sauver l'essentiel de l'arbre. Cependant, ma voisine avait eu, pour parler de cet arbre, des expressions qui me firent découvrir l'ampleur d'une haine viscérale pour cette espèce : « *Un noyer, c'est sale, c'est malsain, surtout pour mes enfants* ». Mon opposition à la mort de l'arbre mettait en jeu sa responsabilité de mère. Lorsqu'un troisième couple les remplaça, le noyer fut réduit à un moignon, ce qui consacrait la victoire de la civilisation sur la nature sauvage !

Il y a des gens qui vivent en harmonie avec la nature, avec les arbres et la forêt, c'est le cas des poètes, il en est d'autres, au contraire, qui les dédaignent ou les abhorrent.

Paul Valéry écrit dans *Solécismes* : « *Il me semble que de beaux arbres me font plaisir et je ne me vois heureux qu'ensemble* ». L'arbre se révèle à nous par la sensibilité et il est un témoin important des rapports entre sensibilité et connaissance. Qui n'a jamais vibré devant les bourgeons orangés des grands saules blancs des bords de Loire prêts à exploser en avril ? Ou, en octobre, devant les feuilles jaune d'or fendues en deux lobes du Gingko (fig. 9) :

*La feuille de cet arbre  
Qu'à mon jardin confia l'Orient  
Laisse entrevoir son sens secret  
Au sage qui sait s'en saisir*

*Serait-ce là un être unique  
Qui de lui-même s'est déchiré ?  
Ou bien deux qui se sont choisis  
Et qui ne veulent être qu'un ?*

*Répondant à cette question  
J'ai percé le sens de l'énigme  
Ne sens-tu pas d'après mon chant  
Que je suis un et pourtant deux ?*

Johan Wolfgang Goethe

Certains arbres vous parlent, en particulier les arbres monuments ; j'ai évoqué dans mon ouvrage *Arbres remarquables en Touraine*, l'impression ressentie au contact du chêne des Ajoncs, à la limite des communes de Louans et du Louroux (fig. 10). Plus sensibles que bien des humains, les poètes sont aptes à recevoir et transmettre ces messages :

*« Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,  
Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,  
Dans votre solitude où je rentre en moi-même,  
Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime ».*

Victor Hugo

Pourquoi certains sont-ils mal à l'aise parmi les arbres ? Parce qu'ils ont l'impression que quelqu'un les observe ; leur solitude en forêt les oblige à rester face à eux-mêmes, à réfléchir à leur situation de simple être vivant parmi des milliards d'autres ; ils ne sont plus alors qu'un membre quelconque d'une communauté biologique, une poussière cosmogonique alors qu'en tant qu'êtres urbains ils jouissent de l'illusion de leur pouvoir et de leur importance. On sait que la peur de la nature, titre d'un livre de François Terrasson, collègue disparu en 2006, est loin d'être un mythe pour nombre d'urbains de l'Europe de l'Ouest.

### III) L'arbre objet de culte

#### 1) L'arbre et le culte de la fécondité.

Si l'arbre est présent dans les fêtes solsticiales à la Saint-Jean et à Noël, ce n'est pas seulement comme décor, c'est qu'il incarne la vie et la fécondité.

Certains exégètes prêtent à l'arbre une signification sexuelle directe : le tronc, symbole phallique, pénètre le feuillage triangulaire.

Nous célébrons toujours des fêtes comme la Saint-Jean, le 1<sup>er</sup> mai ou le Nouvel An qui n'ont perdu qu'en apparence leur signification païenne.

Le « mai » est l'arbre dispensateur de fécondité et d'une vie nouvelle. On le plantait, en Touraine, il y a 65 ans encore, au printemps, devant l'église ou les maisons ; l'amoureux le plaçait devant la maison ou la chambre de la jeune fille convoitée, de même que le propriétaire d'animaux devant l'étable, évident rituel de fécondité. Les jeunes gens qui « plantaient le mai » employaient un code, des significations particulières en fonction de l'espèce des jeunes arbres coupés ou des rameaux plantés devant les maisons. Ce « langage des plantes » existe encore pour les fleurs que l'on offre. Ils mettaient sous les fenêtres des jeunes filles une espèce en rapport avec leurs sentiments.

Le rameau de mai portait aussi bonheur ; on dit toujours dans nos campagnes que le mai ou l'aubépine ne sont jamais frappés par la foudre ; c'est pour cette raison que l'on plaçait un rameau de l'une ou l'autre espèce dans les combles pour protéger la maison ou qu'on en plante encore dans le Berry, au pignon ou sur la cheminée, en terminant la construction d'une nouvelle demeure.

En Allemagne, au début du XX<sup>e</sup> siècle, on frappait encore avec de jeunes pousses verdoyantes de bouleau, les jeunes filles, la mariée le jour des noces, le bétail femelle et les champs afin que la force vitale des rameaux se transmette en eux.

Dans nos régions, les « arbres de la mariée » sont fréquents et dans mes ouvrages, j'ai évoqué celui de Cravant et celui du parc Grandmont de Saint-Avertin où au XVII<sup>e</sup> siècle, les nouvelles mariées faisaient le tour de l'arbre en chantant et dansant sous le contrôle moral des curés de Vençay et Saint-Etienne-Extra. Autre exemple, « l'arbre aux fiancés » un chêne de la forêt de Rambouillet christianisé par la chapelle de Saint-Santin où les fiancés se rendaient le dimanche suivant le 22 septembre.

#### 2) L'arbre gage de longévité et de vie heureuse.

Les rameaux de plantes à feuilles toujours vertes comme l'if, le laurier ou le buis sont des symboles d'immortalité. En Suède, la « verge de vie » ou « rameau de mai » était un présent qui conjurait les influences malignes (cf. le rameau de laurier dans la Rome antique).



Dans toute la Scandinavie, les bouleaux de la Saint-Jean, plantés à la porte des habitations, consacrent le triomphe de la lumière sur la nuit tandis que notre sapin de Noël marque le moment où la lumière commence à triompher de la nuit (solstice d'hiver). Les pratiques de Noël correspondent à celles d'une fête cultuelle du milieu de l'hiver dont l'arbre est le centre. Au XVIIe siècle, en Allemagne et en Scandinavie, d'où ces traditions sont originaires, on plaçait en plein air les arbres de « la mi-hiver » appelés « mais d'hiver ». L'arbre de Noël orné de fruits, de gâteaux et de jouets est mentionné pour la première fois à Strasbourg en 1605 mais le recours au sapin est bien plus vieux en Alsace et en Allemagne de l'ouest. Dans le *Narrenschiff* (*La Nef des Fous*) de Sébastien Brant (1494), on fait allusion à la croyance qu'on ne verra pas la fin de l'année si l'on ne place pas des branches de sapin dans la maison. En Bohême, après le réveillon, on portait à manger aux arbres ; on disait alors qu'« on leur portait la nuit de Noël » parce qu'on les considérait comme dispensateurs de vie et de fécondité. La branche de gui du Nouvel An est de la même façon censée donner fécondité et santé.

D'après Laisnel de la Salle, la « Cosse de Nau » (la bûche de Noël) qu'on appelait ailleurs « tronc », « cosse », « tison », « souche », « tréfoir », était, en Berry, un énorme fragment de tronc d'arbre béni qui brûlait dans les cheminées pendant trois jours de fête(1) et que l'on conservait d'une année à l'autre sous forme de restes charbonneux placés sous le lit du maître de la maison pour préserver cette dernière du tonnerre. Précieusement conservés, ces restes étaient utilisés pour rallumer la bûche de l'année suivante. Le feu était allumé par le chef de famille, ce qui n'est pas sans rappeler la tradition irlandaise du « Père-feu », personnage renouvelé chaque année par les druides dans la nuit du 1<sup>er</sup> novembre.

En allumant un grand feu, on aidait magiquement le soleil à reprendre de la vigueur. L'usage en pâtisserie du sapin et de la bûche est une survivance de cette fête solsticiale païenne. La tradition du sapin de Noël provient des pays nordiques et germaniques. C'est Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, mari de la reine Victoria qui l'avait introduite en Angleterre au XIXe siècle. A Sélestat, depuis 1521 au moins, des arbres étaient chargés d'hosties et de pommes que les enfants se disputaient en les secouant. En France, on doit cette tradition aux Alsaciens réfugiés en 1870-71 : les fêtes de charité ou de solidarité organisées pour les réfugiés d'Alsace-Lorraine eurent toutes leur sapin illuminé.

### 3) L'arbre devin et guérisseur.

Intermédiaires avec les dieux, parfois habités par les dieux, les arbres ont été dans le passé l'objet de cultes divers. On leur a demandé des avis, des prédictions, des guérisons. On sait que Zeus parlait par l'intermédiaire du chêne sacré de Dodone dont le bruissement des feuilles était amplifié par des vases de cuivre suspendus aux rameaux ; bien entendu, il fallait des prêtres pour traduire leur message. A Préneste dans le Latium, la volonté de Jupiter s'exprimait par de mystérieuses lettres qui apparaissaient sculptées sur l'écorce d'un certain arbre.

(1) Elle devait être de dimensions importantes et de bois dur afin de brûler plusieurs jours, parfois huit. On choisissait du bois d'arbres dont les fruits étaient consommés : poirier, pommier, olivier, chêne ou hêtre, sans doute pour assurer une abondante récolte pour l'année suivante.

Dans la Grèce antique, on pratiquait la sycomancie : l'interprétation du bruit des feuilles de figuier agitées par le vent. On interprétait aussi la direction des jeunes pousses, les lignes de l'écorce et le cheminement des racines. Plus tard, en France, on prêta à l'orme des vertus prophétiques : ceux qui dormaient sous un orme faisaient des rêves prémonitoires. La plupart de ces pratiques magiques au caractère prophylactique ou divinatoire ont aussi une fonction thérapeutique. En Haute Cerdagne, lorsqu'un enfant était médicalement incurable, les guérisseurs attendaient, la veille de la Saint-Jean, l'heure de minuit autour d'un gros arbre ; à l'heure dite, ils en faisaient sept fois le tour pour fixer le mal sur le végétal (Jean-Louis Olive, 1995)

Si vous le lui demandez, l'arbre peut guérir . De nos jours, cette demande de guérison se fait, de plusieurs façons :

a) on peut y accrocher le vêtement d'une personne malade : c'est le cas des « arbres à loques ». Le but est de transmettre à l'arbre la maladie du grabataire par la personne qui le représente et qui est chargée du « voyage ». A Senarpont dans la Somme, on peut voir trois ormes en lisère du bois de Saint-Claude, en limite de la Seine-Maritime, toujours couverts de haillons et de pièces vestimentaires, mouchoirs et cravates surtout (fig. 11). L'arbre de saint Claude a été coupé en 1992, d'autres ormes coupés à 2 m et de jeunes ormes poussant à l'entour, sont utilisés comme supports de loques de malades de la peau ou de chaussures et de béquilles utilisées par les boiteux. Partout des troncs au sol sont couverts de masses de chaussures et de vêtements et un arbre situé derrière l'oratoire saint Claude récemment reconstruit, est une pyramide de vêtements qui masque entièrement le tronc. A Notre-Dame du Chêne dans la Mayenne, l'église de pèlerinage a été construite autour d'un arbre à loques entouré d'une grille mais où l'on peut voir divers objets suspendus dont des cannes et des béquilles en ex-voto. On pourrait encore citer dans le département du Nord l'arbre à loques de Bailleul au lieu-dit Zielynde ; celui de Hasnon près de Lille, au bord d'une route départementale, signalé par la petite chapelle du « Dieu de Giblot (ou Gibloux) ». Ce petit arbre est recouvert de bandages, de chaussettes, de soutiens-gorge, de vêtements d'enfants, de chaussures attachées aux branches ; c'est un spectacle impressionnant et irréel.

On possède par ailleurs une gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle représentant l'arbre miraculeux de Bannelle, à Escurolles en Bourbonnais, alors déjà réduit à deux troncs entre lesquels était visible une image de Notre-Dame et d'où l'on voit pendre des béquilles et des représentations de jambes.

b) On peut, au contraire, transmettre à l'arbre ses propres maladies ou celles d'autrui en les clouant sur l'arbre qui devient alors un « arbre à clous ». A la chapelle Saint-Claude de Senarpont, on plantait aussi des clous dans l'arbre le plus proche de la chapelle, ces clous ayant été en contact préalable avec des « clous » c'est-à-dire des furoncles ou bubons. Il en existe de nombreux en Belgique dans les provinces du Luxembourg, de Liège, de Namur et dans le Brabant wallon. Citons le fameux chêne de Herchies où sont enfoncés des clous tenant des linges ayant touché des furoncles, avec, tout à côté, une chapelle dédiée à saint Antoine de Padoue ; le robinier de Stamburges avec des textiles douteux, des poupées de plastique, des plâtres de jambes, des petits sacs en plastique contenant de petits mots ; le tilleul de Han-sur-Lesse, le chêne à clous de Ostiches (hameau au nord de la ville d'Ath) etc.

La France n'est pas en reste avec le chêne à clous de Bonnoeuvre (44) près de Saint-Mars-la-Jaille où sont enfoncés des clous ayant touché la partie malade d'une personne. Dans la région d'Orléans, les malades enfonçaient un clou dans le tronc du chêne ferré ; près d'Angers le chêne Lapalud mettait fin au tour de France des compagnons qui y plantaient un clou, sans doute pour que leur vœu le plus cher se réalise. Des ethnologues qui évoquent « ces arbres thérapeutes » considèrent que l'emploi de ces clous seraient une référence aux clous du Christ sur la croix.

c) Claude Seignolle (1967, p.154), nous signale que pour guérir des fameuses fièvres des marais en Sologne, la « tremblotte » ou la « dardleuse », on coupait les ongles du fiévreux et, que durant la nuit, on allait les cacher sous l'écorce d'un tremble (toujours un rapprochement fait avec un nom, comme ceux des saints guérisseurs avec les différentes parties du corps)(1), un tremble le plus vigoureux possible ; le lendemain, c'est l'arbre qui avait la maladie. On sait que le feuillage très mobile du tremble évoquait les frissons des fiévreux. Il y avait un tremble guérisseur à Saint-Viâtre et une autre plante guérisseuse à Loreux.

d) Pour les enfants hernieux, en Catalogne, Pays Basque, Navarre, Gascogne et pays d'Urgell (Espagne), on choisissait la veille de la Saint-Pierre pour fendre un chêne sans qu'il se déchire de façon à faire passer l'enfant malade entre ses deux parties. On faisait ensuite une ligature, souvent avec les vêtements de l'enfant, pour enfermer le mal dans l'arbre. On considérait que si l'arbre vivait, la hernie disparaîtrait.

Les vertus médicamenteuses du gui auraient elles aussi une source symbolique. Pour les Gaulois le chêne qui résistait à la foudre incarnait leur dieu principal, équivalent de Jupiter. Ses fidèles ont donc cherché à s'approprier les faveurs du détenteur de la foudre chez ceux capables d'y résister et la présence de gui sur certains arbres marquait l'élection de ces arbres par les dieux comme nous le rappelle Pline (*Hist. Nat.* XVI, 249) : « *Tout ce qui pousse sur ces chênes, ils le croient d'origine céleste* ». Vous savez que de nos jours encore, un laboratoire suisse (Velléda pour ne pas le nommer) écume les guis des chênes d'Europe pour la fabrication de médicaments homéopathiques ou d'extraits utilisés contre les cancers dans certaines cliniques privées.

Il part de l'idée que le chêne, pour se défendre contre l'agression, secréterait des tannins au pied du parasite, et qu'en réponse, le gui émettrait contre la tumeur des substances freinant la division cellulaire... d'où l'application aux tumeurs humaines.

#### 4) L'arbre christianisé.

On comprend que l'église a tout fait pour faire disparaître les cultes païens ou christianiser les arbres à cultes. La lecture des canons des conciles montre à quel point ces mythes et ces croyances étaient encore ancrés au Moyen Âge.

Le concile d'Arles dit en 443 dans le canon 23 : « *Un évêque ne doit pas permettre que dans son diocèse, les infidèles allument des torches ou vénèrent les arbres* ».

(1) Saint Clair qui guérit les yeux, saint Aignan : la teigne, saint Cloud, les furoncles etc.

Le concile de Tours de 567 prévoit l'excommunication pour ceux qui rendent un culte aux arbres et aux fontaines ; en 578, celui d'Auxerre interdit les vœux accomplis auprès d'un buisson, d'un arbre sacré ou d'une source (canon 3). Le concile de Nantes (658) stipule qu'on doit brûler les arbres dits « sacrés » notamment les chênes. Le canon 2 du concile de Tolède (693) menace même les prêtres, les évêques et les juges d'une déposition pour un an et d'une excommunication s'ils tolèrent les vénération d'arbres ou de sources. Rien n'y fait et dans ses capitulaires de 789, Charlemagne lutte en vain contre ces superstitions.

Aux XVe et XVIe siècles encore, les conciles luttent contre le culte du gui. L'église, avisée, s'est rendu compte qu'il était plus profitable de christianiser les arbres et les sources sacrées en y mettant des statues de saints ou de la Vierge d'où les innombrables « vierges du chêne » ; on a ensuite construit des chapelles à ces endroits. Ainsi les chapelles de Notre-Dame-du-Chêne à Beaumont-Village, à Tauxigny et en forêt de Châteauroux. La statue en bois de la Vierge trouvée au XIIIe siècle dans le creux d'un « groule », un vieux chêne creux, sur une île de l'étang de la Mer Rouge en Brenne, a de même amené la construction d'une chapelle. Il y en a dans la France entière ! ainsi par exemple la chapelle Notre-Dame-du-Chêne (XVIIIe siècle) de Montfort l'Amaury ; l'oratoire Notre-Dame-de-Bon-Repos au chêne Doisy à Chaville dans les Hauts de Seine. Il y a de nombreux saints attachés aux anciens chênes sacrés ou à leurs descendants, ainsi le chêne de sainte Pédrine en forêt de Compiègne, sainte invoquée en cas de fièvre. Il n'y a d'ailleurs pas que des chênes : à Ettefay, en Normandie, l'écorce d'un frêne a aussi enveloppé une statuette de la Vierge.

#### IV) L'arbre symbole officiel

1) Il est devenu le symbole de certains régimes.

Un couplet oublié de *La Marseillaise* commence par « *Arbre chéri* » et se termine par « *que tous les Français y trouvent un frère* ». La Révolution détourna en effet le culte des arbres à son profit et j'évoque largement dans mon ouvrage sur *Les Arbres remarquables en Touraine*, les arbres de la Liberté et leurs vicissitudes. Il y en avait soixante mille en France en 1793 ; beaucoup disparurent quelques années plus tard, mais il y en eut à nouveau (des vrais et des faux) en 1830 et en 1848. Au total, il ne reste que quatre « arbres de la Liberté » en Indre-et-Loire.

L'arbre et la forêt furent particulièrement célébrés par le régime de Vichy qui voulait revenir aux valeurs traditionnelles et j'ai conté le sort du chêne Pétain de la réserve de Colbert, en forêt de Tronçais qui subit les balles des Résistants avant de devenir l'arbre de la Résistance et dont la longévité fut sans doute diminuée par le cuivre des balles. S'en prendre à un arbre peut être une façon de s'en prendre à un régime politique (d'où les arbres de la Liberté coupés), c'est aussi exercer une vengeance sur un pouvoir ou une faction.

De tels actes continuent de nos jours; ainsi dans *Info Buxeuil* n° 30 (2001), pouvait-on lire : « *Qui donc s'est amusé à couper l'Arbre de la Liberté ? ...Planté place Anzeling, il y a quelques années en remplacement de l'historique acacia de 1947, le tilleul argenté n'est plus. Lundi, entre 22h et 22h30, un ou plusieurs individus se sont amusés à le tronçonner. Coupé net à un mètre du sol. Pourquoi ?* »

Autres formes de symboles, les feuilles de chênes des uniformes de nos généraux, de nos commissaires de police et celles faisant partie du décorum de nos cours de justice, ce qui est une façon de rappeler que certains de nos rois rendaient la justice sous un chêne, c'est à dire avec la caution et sous la surveillance de Dieu.

Symbole de certains régimes, de certaines fonctions, l'arbre est devenu le symbole de certains états.

## 2) C'est un symbole d'états.

Chacun connaît le cèdre sur le drapeau du Liban, alors que le pays n'en possède plus que sept vieux sujets sauvages, et la feuille de l'érable à sucre sur le drapeau canadien. On en connaît d'autre comme l'olivier pour l'Athènes antique, le guanacaste, emblème du Costa-Rica (*Enterolobium cyclocarpum*, fabacée), le ravenale : l'arbre du voyageur, emblème de Madagascar (*Ravanala madagascariensis*, strelitziacée), le pernambouc ou bois-brésil, emblème du Brésil (*Caesalpinia echinata*, fabacée), le kauri, résineux de la Nouvelle-Zélande, le cèdre du Japon (*Cryptomeria japonica*, taxodiaceae) dont de très vieux sujets, près d'anciens temples, sont des arbres-monuments.

Le Japon est un cas particulier parce qu'il existe deux périodes dans l'année au cours desquelles l'observation même des arbres est un moment sacré devenu le symbole de la nation japonaise. Il s'agit de *Hanami* (littéralement « regarder les fleurs ») à la fin de l'hiver, où l'on va voir fleurir les *sakura*, les cerisiers du Japon ; on fait un *hanami*, c'est à dire qu'on va pique-niquer sous les arbres des temples quand ils sont fleuris. L'autre période est *Momijigari* (mot à mot : la chasse aux feuilles d'automne) où l'on va observer les feuilles de l'érable du Japon et du ginkgo. Ce sont deux événements nationaux très célèbres.

## 3) Le symbole de la connaissance.

En 1120, le chanoine Lambert de Saint-Omer achève une encyclopédie de l'histoire de Dieu, des hommes et de la nature ; il l'appelle *Liber Floridus* : « Le livre florilège »(1). Le dessin du Paradis montre, au centre, un arbre. En effet, l'image de l'arbre se répand au XIIe siècle. Les mêmes racines donnent naissance à l'Eglise fidèle – le bon arbre- et à la Synagogue – l'arbre sec- que les cognées entament déjà (f. 231 v°-232 r°). C'est ce que l'on peut encore voir dans *Le Livre de Daniel et des songes de Nabuchodonosor* (*Daniel*, 8 et 4) : « *Le roi vit un arbre s'élevant jusqu'au ciel et voici que Dieu donnait l'ordre de l'abattre, de laisser toutefois ses racines jusqu'à la fin du monde...* ».

Sur le plan des sciences, on sait que l'image de l'arbre a fourni la notion d'embranchement et de phylum (de *phyllon* : la feuille), disons de filiation. En effet, dans le domaine de la paléontologie, de la biologie, de la physiologie, l'évolution est représentée à ses différents stades comme les rameaux issus d'une branche, elle-même issue d'une plus grosse branche rattachée au tronc.

Descartes a montré dans une lettre préface de l'édition en français de ses *Principes de la philosophie* (1647) que la philosophie, telle qu'il l'entendait, était un arbre « *dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences* » (2).

(1) Manuscrit autographe du *Liber Floridus* : Gand, Bibl. de l'université, ff.20, 52 1°.

(2) « <Ces sciences> qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale, présupposent une entière connaissance des autres sciences qui est le dernier degré de la sagesse. Or comme ce ne sont pas des racines ni du tronc des arbres qu'on cueille les fruits, mais seulement des extrémités de leurs branches, ainsi la principale utilité de la philosophie dépend de celles de ses parties qu'on ne peut apprendre que les dernières ».

Saint-Simon avait créé, à l'instar de Descartes, un arbre encyclopédique placé à la fin du tome 1 de *L'Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle* et illustré par une lithographie de Philippe Ham. Curieusement un vieux tronc mort indiquait toutes les déviations et démarches primitives tandis que les grosses branches du premier plan (pourtant pas très feuillues) indiquait les principaux rameaux scientifiques, la base du tronc portant un phylactère avec « Sciences générales » (P. Musso, 2006).

L'arbre est aussi le symbole de la connaissance par ses fruits offerts à l'homme. On trouve dans la *Genèse* : « *Tu pourras manger de tout arbre du jardin (sous-entendu d'Eden), mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais car, du jour où tu en mangeras, tu devras mourir (2,8, 18)* ».

Contrairement à l'arbre de vie, symbole biologique, image partagée par d'autres religions et que l'on trouve par exemple dans l'épopée de Gilgamesh, l'Arbre de la Connaissance du bien et du mal, est unique (2, 9) et oppose les exégètes. Est-ce une image pour dire que, quand on a appris ce qu'est le bien ou le mal, ce ne peut qu'être qu'au terme de son existence ? Si on identifie l'arbre à l'éveil de la conscience humaine (la naissance du sens moral ?), voudrait-on dire que Dieu aurait eu le projet initial de maintenir l'humanité dans un état d'enfance et que pour devenir adulte l'homme ne peut que désobéir ? Ou bien qu'il ne s'agirait pas d'une œuvre humaine, parce que la véritable connaissance du bien ou du mal n'est vraiment réservée qu'à la divinité ?

Certains biblistes s'en tirent (permettez-moi l'expression) en considérant que, dans les langues sémitiques, on indiquerait la totalité par ses deux extrêmes et que « le ciel et la terre » signifierait la totalité, c'est-à-dire l'univers, et que de son côté, le mot connaissance implique dans ces langues des liens intimes et puissants avec le connu. L'Arbre de la connaissance du bien et du mal symboliserait donc un désir profond de l'homme : être en mesure de tout connaître et d'utiliser ce pouvoir de façon absolue au risque de recevoir une sanction divine. L'arbre peut donc nous mener très loin mais disons qu'il est aussi le symbole du profond attachement de l'homme aux êtres les plus grands de la création et que planter un arbre est chose pour partie affective, magique ou religieuse. De même l'image de ses fruits abandonnés au vent (ou au transport par les animaux pour les plus lourds d'entre eux) est une image récurrente. Louis Veuillot n'a-t-il pas écrit : « *Agitez le vieil arbre catholique toujours couvert d'une graine féconde, plus la tempête sera forte, plus la semence ira loin* »

## BIBLIOGRAPHIE

- Brosse (Jacques) 1995 *Mythologie des arbres*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 439 p.
- Brosse (Jacques) 2002 *Dictionnaire des arbres de France, Histoires et légendes*, Paris, Bartillat
- Collectif *L'arbre en poésie* ; Gallimard, Folio-Junior, poche, 175 p.
- Drappier (M.) «Hasnon : La chapelle du « Bon Dieu Giblot » et son arbre à loques », *Fondation de Pévèle* n° 25.
- Eliade (Mircea) 1951 *Le Chamanisme*, Paris, Payot.
- Laisnel de La Salle 1902 *Berry, mœurs et coutumes*, Paris, J.Maisonneuve, Les traditions populaires, 412 p.
- Mazoyer (Michel) et Pérez Rey (Jorge) 2003 *L'arbre : symbole et réalité* ; ouvrage collectif, Paris, L'Harmattan.
- Musso (Pierre) 2006 *La Religion du monde*, 90 p., ind.

- Olive (Jean-Louis) 1998 Le passage à travers l'arbre. D'un vieux rite thérapeutique ou druidique à la quête anthropologique des pratiques chamaniques en Pyrénées catalanes, Actes du XXe congrès de la Société Mythologique Française, *Bull. Soc. Mythol. Française* n° 188, 1-29, illustr.
- Saintyves (P.) 1918 Le transfert des maladies aux arbres et aux buissons, *Bull. de la Soc. Préhist. Française* 15 296-300.
- Seignolle (Claude) 1967 *Récits fantastiques de Sologne*, Ed. de Sologne.